ISSN 1595 - 3742

VOL. 3, NO 2, NOV., 2007

Journal of HUMANITIES



A Publication of
the School of
Humanities College
of Humanities,
Imo State University,
Owerri, Nigeria

Mrs Siwoku-Awyi Omotayo
Contributor's copy
17-04-08

Journal of Humanities

Journal of the HUMANITIES

Vol. I No. IX Nov. 2007

A Publication of the School of Humanities
College of Humanities,
Imo State University,
Owerri, Nigeria

ISSN 1595 - 3742

Designed + Published @
Assumpta Press #19 Ind. L/Out
Onitsha Rd, Ow. (083-303871)

EDITORIAL BOARD

EDITOR-IN-CHIEF:
PROF. V. O. OKEKE

ASSISTANT EDITORS:
A. U. OKPARA (GRAPHICS)
REV. FR. PROF. J. I. OKONKWO (REVIEW EDITOR)
ASSO. PROF. ISIDORE DIALA (BUSINESS EDITOR)
DR. LIFE NDU NJOKU (PUBLICITY EDITOR)
DR. (MRS.) F N. CHUKWUKERE (BUSINESS EDITOR)
DR. EMMANUEL INYAMA (BUSINESS EDITOR)
EMEKA NWOSU (REVIEW EDITOR)
REV. FR. DR. EJIOGU AMAKU (PUBLICITY EDITOR)

EDITORIAL CONSULTANTS:
PROF. C. S. OKEKE
PROF. U. D. ANYANWU
PROF. FRED EMORDI
PROF. S. O. AJE
PROF. J. UKPONWAN
PROF. ICHIE EZIKEOJIAKU
PROF. C. MADUKA

COVER DESIGN: A. U. OKPARA

BASIC INFORMATION

Our Journal of the Humanities is now a yearly publication of the Faculty of Humanities, Imo State University, Owerri, Nigeria that comes out in the month of September. We accept articles bordering on any area of Humanities studies. We have established a pool of articles from where we select materials for our editions. You are therefore advised to send in your articles without waiting for our advert for a new edition.

Send in your contribution which should be typed double-spaced to a maximum of 15 pages quarto sized paper or 10 pages (A4) with a fee of N1000 for assessment.

Accepted articles should be submitted in a CD and with a participation fee of N5,000 for the publication. All correspondence should be addressed to:

The Editor-in-Chief
Journal of the Humanities
Imo State University,
Owerri, Nigeria.

Subscription rate is N650 per annum within Nigeria and $50 outside Nigeria, including postage.

Vol. 3 No.2 2007 November Edition

Contents Page

Editors Note		
Nzerem J. Kbilor	Changing Methodologies in Second Language Teaching	1-6
Christian Nwaru	Creating A Dance Drama for Religious Worship	7-12
Ekwuru George	Traditional Arts a Hermeneutic Tool For African Philosophy	13-22
Ozidi Bariki	Le Traducteur vis-a-vis du droit d'auteur	23-28
Toluwalase Ajayi	Every Event has a Cause	29-36
Ifeoma Obuasi	An Aid to National Development	37-44
Ijioma Pat & Okeogu Chdinma	Correspondences et Equivalences (En Traduction)	45-52
Omotayo F. Siwoku-Awi	La Metamorphose et L'Intineraire Metaphysique De Clarence Dans Le regard du roi de Camara Laye	53-69
Uche U. Okonkwo	Nwanyeruwa, Ikonnia, Nwannedia and Nwugo As Heroines of the Aba Women War of 1929 in Eastern Nigeria	70-77
Obioma Des. Obi	Carrying the Cross from the African Perspective	78-88
Dr. Opara S. C.	Theme and Information Structures in Emecheta's Discourse	89-96
Nwagba C. Okeogu	La Traduction des textes specialises en Langue Igbo du Nigeria: Recherche d'une Terminologie Appropriee	97-107
Anopue, C. Cussons	Afrizealotism: A Philosophical solution to crises In Igbo Culture	108-113
Chukwuemeka Nwosu	Objectivity in History	114-118
Gloria Ernest Samuel	The Growth of Obscenity in Nigerian Video films: Causes and control	119-125

LA MÉTAMORPHOSE ET L'ITINÉRAIRE MÉTAPHYSIQUE DE CLARENCE DANS LE REGARD DU ROI DE CAMARA LAYE.

By Omotayo F. Siwoku-Awi

RESUMÉ

Camara Laye dans son œuvre Le Regard du Roi a mis l'homme blanc dans une situation qui contredit son statut habituel dans le système administratif de l'époque coloniale. Les colons étaient des maîtres qui surveillaient la vie des noirs. Ils étaient les détenteurs du pouvoir dans leurs colonies en Afrique. Alors on pourrait demander à savoir la raison pour laquelle l'auteur a voulu réduire le maître à une position subordonnée. Aurait-il voulu tirer de parti de la faiblesse du maître? Serait-il une attaque contre l'autorité du maître? Ou serait-il une valorisation de la culture africaine dans un état d'effacement face à la culture occidentale? Peut-être encore Laye a voulu affirmer sa négritude. Le roman Le Regard du Roi de Camara Laye est susceptible de plusieurs interprétations. Cet article porte en particulier sur le processus d'ajustement de Clarence à la vie africaine et sa prise de conscience dans un état moribond dans lequel se présente la spiritualité africaine.

La découverte d'un pay s

Le roman s'ouvre sur l'effort de Clarence à s'effrayer un passage afin qu'il puisse voir le roi qui arrive de son palais non spécifié. Une grande foule se trouve sur l'esplanade en attente du roi et l'homme, il se joint aux badauds. Il se tient à la tête de la foule près du mendiant et deux mécréants Noaga et Nagoa. Il ne peut pas supporter la pression de tous les cotés et les odeurs provenant de la sueur des gens, le soleil est insupportable et dans sa tête se couve l'idée de se voir embauché par le roi. Il désespère d'avoir un emploi honorable. L'attente est prolongée, puisque l'Africain nie au temps, sa vie est conditionnée par la nature, en conséquence le roi doit souvent arriver à un moment imprévu. La densité de la foule et leur danse frénétique lui donne de vertige. Or, son désir pour avoir un emploi est plus exigeant que le malaise. Pris par la torpeur il s'appuie contre les petits danseurs, Noaga et Nagoa, qui deviennent ses compagnes et le mendiant dans les ombres qui les corrige.

L'arrivée du roi est marquée de bruits, de nuage et des danses. Les deux enfants racontent l'histoire des sacrifices humains dans le palais. Clarence imagine les sacrifices, les cris déchirants venant du fond de la gorge. Il perd la conscience à la pensée de la boucherie sacrificatoire et à la vue des vautours qui semblent sortir d'un festin. Il pense se jeter à la mer et se suicider, mais il l'a déjà fait en jouant des cartes, il s'est tué. Malheureusement le roi est inaccessible. Ses seuls contacts seront les deux gamins, Noaga et Nagoa et le mendiant. Ainsi commence une nouvelle vie pour Clarence. Il perd son identité d'un blanc parce qu'il n'a plus d'accès à son peuple. Il doit de l'argent aux blancs ses compatriotes. Il lui manque d'argent qui en effet serait la cause de sa désintégration.

> Mais à ce présent il n'était plus dans cet hôtel...Y retournerait-il jamais? ...Non, il n'y retournerait jamais, car chacun lui tournerait le dos: il n'y avait pas un de ces hommes blancs auquel il ne dût de l'argent, celui qu'il avait perdu au jeu et par surcroît celui qu'il avait emprunté, quand il avait l'espoir encore de se refaire, l'espoir - le fol

espoir!- de contraindre la chance.

La chance!... C'était à mourir de rire.

Mais qu'est-ce qui avait bien pu le pousser à jouer? Il n'aimait pas les cartes! Il ne touchait jamais une carte! Seulement voilà: tous les blancs qui venaient dans cet hôtel jouaient et ils avaient de l'argent à ne savoir qu'en faire!... Quelle importance cela avait-il, pour ces blancs, l'argent qu'il leur devait? Ils le perdaient sur un coup de dés et ils n'en étaient pas moins riches (14/15)!

Clarence ne connaît pas de réussite comme les autres Blancs parce qu'il ne sait pas jouer aux cartes. Il n'a jamais aimé les cartes. Il emprunte aux autres afin de pouvoir jouer et survivre. Il quitte l'hôtel de luxe pour se loger dans un caravansérail nègre. Il décide d'entrer le service du roi. Le long du roman, l'intrigue et les péripéties se nouent au projet de Clarence de vouloir rencontrer le roi. Le mendiant se déclare son porte-parole auprès du roi. Clarence n'a plus de voix et par conséquent c'est le mendiant qui doit parler en sa faveur au roi. Il devient égal au mendiant ayant été rejeté par les siens, il n'a plus le droit de se fâcher. Il ne peut plus vivre en richesse réservée aux blancs. Il parle de sa mauvaise chance et il conclut qu'il n'a plus de choix sauf de se conformer à toute situation que lui est présentée. Le roi est parti sans qu'il ait l'occasion de lui parler de sa situation précaire. Clarence ne connaît plus le chemin de retour au caravansérail. Le silence, la nuit noire et sombre et les ruelles tortueuses et sournoises s'abattent sur lui et pèsent sur sa conscience. Le mendiant ne peut pas l'aider. Clarence apprend de lui que l'emploi est héréditaire parmi les indigènes, pourtant, il n'a pas de racine en Afrique.

A l'auberge Clarence doit fêter ses nouveaux amis et n'ayant plus d'argent, il est obligé de payer avec sa veste. A table Clarence perd les dernières reliques de sa personnalité blanche, sa volonté et sa liberté de choix. Il doit copier les manières du mendiant, il s'efforce à séparer les arrêtes du poisson dans la bouche et il apprend à boire du palme de vin après chaque repas. En effet il laisse tomber tous ses attroupements de supériorité qui le distinguent des noirs. Plus tard Clarence et le mendiant sont arrêtés par les gardes royaux. L'hôtelier porte une plainte contre Clarence. Les autres Blancs tournent le dos à la vue de Clarence arrêté par les gardes. Laye fait une présentation dérisoire de la justice africaine. Le juge est préjugé et pour éviter que les gardes lui enlèvent son pantalon et sa chemise, Clarence prend une fuite affolée en sautant sur la saleté et les immondices dans les corridors contournés qui aboutissent au néant et qui signifient la perversion de la justice. Suivant la suggestion du mendiant ils se retrouvent à la sortie de la ville qui mène sur la route du sud. Clarence n'ayant plus de choix, doit se conformer à toutes les propositions du mendiant.

Le mendiant lui propose d'aller au sud attendre le roi qui doit y venir à un temps imprévu. Or, le travail est héréditaire chez les autochtones et chaque famille est reconnue par son métier. Sa préoccupation folle d'aller au sud l'empêche de dénouer la friponnerie du mendiant. Le mendiant et les garçons l'amènent dans un voyage par la forêt, un phénomène qui miroite l'état d'âme d'un homme confus manquant de direction et d'idée claire sur sa mission.

Ainsi commence une nouvelle vie pour Clarence. Après l'avoir troqué pour un âne et une femme le mendiant, enrichi, s'en va, le laissant à Adramé. Mis dans cette clôture Clarence est obligé de s'adapter à la vie africaine dans toute sa crudité

de sous développement, mais c'est une vie qui en réalité signifie une descente vers l'abaissement spirituel par la débauche et l'indulgence sexuelle. Il savoure les joies du monde, le boisson, la nourriture et une femme (voire plusieurs femmes). Akissi sa femme de jour, fait son ménage avec dévotion ; mais la nuit lorsque Clarence est épris par l'érotisme il perd sa conscience suite à l'inhalation de l'odeur d'une gerbe de fleurs posée par les femmes qui se couchent avec lui ; il se déchaîne en lui des désirs charnels si bien qu'il dort inconsciemment et involontairement avec des femmes différentes, sans reconnaître qu'elles ne sont pas Akissi. Il ignore qu'il a été vendu au naba pour enfanter les mulâtres pour son harême. L'odeur va achever son délabrement moral et de même qu'il est ravi de sa nudité en publique. Il rejette ses habits de blanc. Sa personnalité et sa moralité de blanc symbolisées par ses habits se succombent à la réalité Africaine. Ainsi s'accomplit la métamorphose complète de Clarence. Il perd son statut d'un Blanc et commence à se vêtir en boubou.

Une descente en enfer

Le voyage de Clarence au sud suggère un changement de vie. Le mendiant opine que l'Afrique mystérieuse est inconnue aux blancs, cela explique pourquoi Clarence ne peut pas voir les sentiers existant dans la forêt ; celui-ci aurait voulu les franchir à l'aide de sabre d'abattage. L'énigme s'insère toujours dans la pensée de Clarence qui monologue:

"Pourquoi faut-il que nous nous épuisions en marches harassantes? Se demande Clarence. Pourquoi, puisque rien ne change?... Et si vraiment le mendiant, comme il le prétend, connaît tous les sentiers de la forêt, pourquoi est-ce toujours le même qu'il choisit? ... Peut-être est-ce un jeu. Mais quelle sorte de jeu est-ce? Un jeu stupide (88)!

Il paraît que c'est à ce moment de déception que la déchéance de la vie de Clarence commence. Il perd sa capacité de raisonner. Laye donne l'explication de l'odeur du sud qui lui dérobe de sa conscience. L'odeur du sud joue sur sa conscience et par la suite il est perpétuellement emporté par la torpeur. La petite troupe comprenant de Clarence, le mendiant et les deux garçons voyage en concentrique dans la forêt. Clarence marche dans la forêt comme un somnambule, tandis que le voyage serait un moment d'ajustement à l'odeur du sud et en particulier la transition à sa nouvelle vie du sud. L'odeur joue sur sa conscience et en effet il se trouve perpétuellement dans une torpeur. L'odeur du sud va jouer un rôle prépondérant dans sa vie: cela sert à dissoudre sa personnalité originale, à affirmer son assimilation, son nouvel état; l'odeur oblige Clarence à perdre sa volonté et il s'abandonne à un état d'érotisme et de désirs sexuels atroces provoqués par l'odeur. S'il a fait l'expérience de l'humiliation à Adramé, à ce moment il se passe, comme un animal. Suite à l'état de sensibilité amortie entraînée par l'odeur de la forêt, il ne peut plus percevoir les machinations et caprices du mendiant qui le livre aux enchères.

En effet le sud représente l'enfer, la descente dans une sexualité libre et l'érotisme abondant. L'odeur du sud va jouer un rôle prépondérant dans sa vie; elle dissout sa personnalité originale et son assimilation à son nouvel état et l'environnement; l'odeur l'oblige et il s'abandonne à l'état d'inertie psychique. C'est l'odeur du sud, le pays de la forêt et des plantes tropicales que Clarence rend responsable de son nouveau comportement. L'odeur hallucinogène serait la cause

de sa somnolence, sa débauche et ses cauchemars érotiques. L'énonciation saccadée suggère que l'état d'âme de Clarence est désenchanté, engourdie et harassé par des mouches. Il boit pour oublier et le boisson devient sa délivrance d'aujourd'hui, d'hier et de demain.

> Cette nuit encore, assis sous l'auvent de la case, Clarence boit: la calebasse ne le quitte pas. Et ce n'est pas tant par goût pour le vin, bien que ce soit par goût aussi, mais c'est surtout pour l'oubli qui est au fond de ce vin, pour ce coup de massue de l'oubli qui vient alors le frapper en plein front et qui le délivre d'aujour d'hui , d'hier et de demain. Ce coup de massue, oui; et puis la mort qui est au fond de l'oubli... La mort, et bien autre chose encore: tout ce qui est de l'autre coté de cette porte, dirait-on. "Le roi et mon repos même..."songe Clarence (94).

Le mendiant est de l'opinion que les Blancs ignorent les traditions africaines et qu'ils en imposent des aperçus fautifs, il dit "Voilà bien votre façon de parler! dit le mendiant en haussant les épaules, vous parler avec la précipitation et la légèreté des blancs? Comme vos pareils vous êtes incorrigible[88]. Le mendiant symbolise la tricherie des africains parasitiques qui adoptent des moyens contestables pour s'enrichir. Il est anonyme, ce qui en effet, confirme l'universalité de son statut. Laye aurait été influencé par l'archétype du mendiant, dans la poésie de Victor Hugo, qui se vaut le médiateur entre l'homme et Dieu. Le mendiant dans l'œuvre de Laye devrait plaidoyer auprès du roi pour Clarence, il est un type qui vit aux dépens des autres. Pour le vieux mendiant, quémander est un métier. Il dit à Clarence qu'il ne peut pas avoir du métier dans le pays, il faudrait qu'il soit enfant de la balle pour avoir un métier. Il va troquer Clarence pour une femme et un âne; ayant eu pour des complices le naba et le maître de cérémonies.

Ignorant qu'il ait déjà trouvé une espèce de travail auprès du naba, Clarence attend toujours la venue du roi. Or, le naba envisage qu'il rende les femmes du harem enceintes. Samba Baloum lui dit " Reposez-vous, acheva-t-il en donnant une légère claque sur le derrière de Clarence. La nuit qui vient, vous aurez du travail [127]! Sans pouvoir s'affirmer, il accepte l'ignominie d'être traité comme une volaille à vendre " Tous, vous me palpez comme une volaille au marché [...]. Mais non, reprit-il pas comme une volaille. Ma parole vous me tâtez comme on tâte un étalon"[149]. Cette ironie dramatique adoptée par Laye souligne la culpabilité de Clarence et peu importe qu'il se pose des questions sur le mystère de la nuit et les formes différentes que prend sa femme, Akissi. Il commence à soupçonner ses deux amis, les gamins Noaga et Nagoa ne lui donnent pas de réponses directes et convaincantes à cet égard.

> Il les regarda tour à tour et il trouva un peu étrange qu'ils détournassent les yeux. Avait-il proféré une incongruité? S'il en avait proféré une, elle n'était ni moins lourde ni moins épaisse que les leurs. Mais ce n'était pas une incongruité: il était vraiment comme un étalon. Il y avait des nuits, ces nuits où l'odeur de la foret emplissait la case, où il était un immonde étalon... Un jour le roi s'assoirait sous la galerie, il s'assoirait la même où ils étaient assis, fragile et pur, fort d'une force qu'il tirait de sa pureté, indiciblement pur!... Est-ce qu'un étalon pourrait s'approcher du roi?... Clarence

> soupira... Ah! Comme toutes ces journées passées dans l'attente du roi étaient longues! Et lourdes! C'était le vide, ces journées; et c'était un terrible poids; c'était...On ne pouvait dire ce que c'était... C'était fangeux et c'était gluant... Est-ce que le roi pourrait voir autre chose que cette fange? Il ne verrait que cette fange et il reculerait de dégoût, il ... (149).

Or, s'il est un étalon, destiné à la reproduction, sa femme de chaque nuit, Akissi ne devient pas enceinte, d'où l'ironie dramatique. Clarence prend conscience de sa situation et il imagine que la seule solution sera l'arrivée du roi. Il pense:

> Un jour, le roi s'assoirait sous la galerie, il s'assoirait la même où ils étaient assis, fragile et pur, fort d'une force qu'il tirait de sa pureté; indiciblement pur!... Est-ce qu'un étalon pourrait s'approcher du roi? ... Clarence soupira... Ah! comme toutes ces journées passes dans l'attente du roi étaient longues! Et lourdes! C'était le vide, ces journées; et c'étaient un terrible poids; c'était... On ne pouvait dire ce que c'était... C'était fangeux et c'était gluant... Est-ce que le roi pourrait voir autre chose que cette fange? Il ne verrait que cette frange et il reculerait de dégoût (149).

Cette anticipation avide paraît au lecteur comme irréelle, une impétuosité qui se rapporte à la croyance religieuse, où la foi joue contre la raison. On trouve son manque de volonté de s'en sortir répugnante. Il s'exclame sa pensée" Je n'ai pas de perte" par conséquent il n'a pas de visée. Dès le moment qu'il ait une conscience éveillée de sa nudité, il commence à se méfier du monde et même de se laver devant Akissi? Après la fessée administrée au maître de cérémonies Clarence commence à avoir de cauchemars. À la rive suite à sa réflexion intense de sa situation précaire, ses pensées suicidaires aboutissent sur l'hallucination, des femmes-poissons qui l'interpellent et le frôlent de leurs seins.

Clarence est tellement entiché de l'arrivée du roi qu'il en devient fou. Diallo tout comme le mendiant ont créé une ambiance mystique à l'égard du roi, qui dans son absence incite de la peur, d'une révérence incomparable, de vénération et de dévotion religieuse. Il va sombrer dans l'extrême de la superstition en se faisant dire l'avenir par la sorcière, Dioki. Il ne va pas se détourner de son intention. Laye achève t-il son objectif d'africaniser Clarence? Il fait tout comme les habitants d'Aziana; la nudité ne le choque plus, lui qui tout au début a peur de perdre son caleçon à l'injustice scabreuse de l'Afrique. Ses idées sur la justice restent aussi fécondes et indiluées; malheureusement il sombre dans la superstition des femmes-poissons - des lamantins et de la sorcellerie. Le rôle est inversé, l'Africain, Samba Baloum qui serait l'objet de l'assimilation française reproche à Clarence de sa croyance dans l'existence des femmes-poissons.

Une toile de symboles

Certains critiques comme Eustace Palmer et Jahnheinz Jahn ont proposé que les expériences de Clarence sont symboliques. Jahnheinz Jahn cité par Cornélie Kunze (1994)

considère l'histoire un déroulement de l'initiation à la vie africaine:

Le regard du roi est l'histoire d'une initiation d'un parcours initiatique du personnage principal européen à la réalité africaine…ce n'est qu'à la fin, lors que Clarence apparaît devant le roi, nu c'est-à-dire sans son fracas culturel, sa suffisance, ses jugements, qu'il peut être délivré et admis au sein de l'autre civilisation[…]la fin, souvent mal interprétée du roman veut dire avant tout que, même en Afrique l'Européen peut être délivré et accepté, s'il fait preuve de bonne volonté et s'il est prêt non seulement à enseigner mais aussi à apprendre (78/80).

Dans ses recherches Cornélie Kunze a établi une concordance entre l'œuvre de Laye et le journal intime de l'écrivain français Michel Leiris, sur son voyage en Afrique dans les années 1930. L'ouvrage de Leiris intitulé L'Afrique Fantôme - De Dakar à Djibouti, 1931-1933 était une source d'inspiration à Laye qui y a fait recours dans la rédaction de certaines parties de son roman. Laye n'a pas cité un pays africain dans la façon dont Leiris avait rapporté son voyage et ses études ethnologues qui avaient recouvert une espace vaste de l'Afrique. Les expériences de fuite de Clarence correspondent aux expériences rapportées par Leiris, qui avait fui l'Europe vers l'Afrique afin de se guérir de son obsession. Lilyan Kesteloot de sa part a emis <<des doutes au sujet de la paternité de Camara Laye sur le roman>>(Cornélie Kunze ; 76).

Laye semble avoir fusionné les ethnologies et les traditions de plusieurs peuples de l'Afrique de l'ouest. Leiris s'était forgé l'idée de l'Afrique exotique où il désirait trouver la "poésie vécue" et il espérait que "ce long voyage ferait de lui un autre homme, plus ouvert et guéri de ses obsessions" (Leiris 1990, cité par Cornélie Kunze ; 82). Leiris et Clarence ont le même regard sur l'Afrique. La description du palais du roi d'Adramé correspond à la description du palais d'Abomey faite par Leiris. La description de la cour du naba dans Le Regard du Roi évoque les visites de Leiris aux chefs de canton en pays senoufo et à la cour de Lamido de Ray Bouba au Cameroun. Après la fessée donnée au maître de cérémonies, le naba offre à Clarence un nouveau boubou, enfoui dans ses richesses surveillées. Clarence voit "une longue série de coffres...de tous ages et de toutes dimensions, depuis l'humble cantine du colonial en mission dans la brousse jusqu'aux coffres à ferrures et à trésors des pirates" (Laye, 1990 ; 176). Laye raconte aussi.

Clarence vit que les serpents l'entouraient, ils grouillaient à ses pieds et jusque sur ses pieds. Et il en venait toujours de nouveaux. Ils sortaient de la case, mais il en sortait aussi, eut-on dit, de partout; il en sortait de la muraille même (217).

La vieille pythonisse Dioki a consenti de prédire l'arrivée du roi à Clarence et elle en même temps arrive mystérieusement à faire l'amour avec lui, Leiris a dans une œuvre précédente, un poème intitulé "Les Pythonisses" (1929) créé de relation entre prophétie et prostitution.

Eustace Palmer appelle l'œuvre une allégorie:

To get to the heart, this novel must be seen as an allegory, a visionary statement of eternal truth? Obviously the major problem posed by such a novel is to blend the literal with the symbolic, and make both convincing (97).

A cet effet, on témoigne à une conglomération d'allusions bibliques: la doctrine de la grâce, l'amour, la seconde venue de Jésus Christ, le jugement, la repentance, la rétribution etc. Toutes ces doctrines s'ancrent dans une coloration des sacrifices, rites de fertilité et la sorcellerie. On y perçoit une relation intime entre l'érotique et le mystique: la vision de femmes-poissons, la copulation orgastique de Dioki la sorcière et ses serpents, l'évocation de la nudité de Clarence et la prostitution des femmes qui passent la nuit dans la case de Clarence. Il faudrait aussi remarquer que Laye n'a pas du tout fait l'effort de détailler sur la cosmologie, le mythe du roi autour de qui se nouent les évènements, le surnaturel qui fait le gouffre qui enterre la personnalité de Clarence ou la manipulation psychique mise en branle par des gerbes des fleures; ce sont des faits accomplis présentés comme réalités de la vie africaine.

Laye crée de relation synchronique entre l'espace et le temps. Il souligne l'antithèse de la notion africaine du temps et celle des Blancs représentée par Clarence. Contrairement à l'usage de l'horloge le mendiant détermine le déroulement de sa vie par l'ordre des éléments naturels. Personne ne peut dire la prochaine venue du roi puisqu'il n'a pas de plan préparé, mais il arrive à un moment de son choix sans avertir quiconque. Ceci pourrait être une allusion biblique au fait de la seconde venue de Jésus Christ. Le critic J.A. Ramasaran compare l'allusion au christianisme et à l'islam. Cet apercu est douteux dans la mesure ou Laye fut un adhérent de l'Islam ou de la religion traditionnelle, Ce concept du temps est mise à nus par l'idée que le roi est d'un age indéterminé, il est ni jeune ni vieux ce qui suggère l'immortalité, le fait qu'il est immuable. « Il est jeune et il est fragile, dit le mendiant, mais il est en même temps très vieux et il est robuste… S'il était moins chargé d'or, rien sans doute ne pourrait le retenir parmi nous » (23). Cette distinction de la grandeur du roi est disputée par Clarence qui ne sait pas que croire :

Le roi des roi ? s'interrogent Clarence. Eh bien, oui !ce devait être le roi des rois ; ce faste, ces cavaliers, ce nuage rouge et rayonnant, cette foule … Et puis, non ! ce ne pouvait être la le roi des rois : ce n'était qu'un roi nègre, tout juste un petit roi nègre… Ce nuage pourtant, cette foule pourtant… » (20).

L'appellation le roi des rois est d'origine biblique et Laye essaie d'établir de similarité entre le Dieu de la Bible et ce Roi-Dieu africain, qui selon les études ethnologiques de Leiris serait le vieux Hogon de Sanga, dont celui-ci avait fait la connaissance. Pierre Grandet a conjecturé que la figure du roi, qui est tout à la fois religieuse et politique fait penser à l'antique religion d'Aton (Malanda ; 91). Selon le mendiant le roi symbolise la pureté de l'or et la description de l'espace faite par Laye souligne le fait que l'auteur a voulu présenter un Tout Puissant en présence de qui on ne doit pas respirer (25) ou celui qu'on ne peut pas approcher (26). Le roman semble être un trajectoire spirituel entrepris par Clarence afin de rencontrer le roi et de pouvoir rentrer dans une relation éternelle et infinie avec lui. Il va seulement approcher le souverain après sa descente en enfer et sa ressortie ; sa prise de conscience serait au moment ou il se rend compte de sa déchéance morale.

Le ton religieux est accentué par le forgeron, Diallo qui, désepéré, fabrique la plus belle hâche pour le roi imprévisble :

Eh bien, nous l'attendons. Chaque jour et chaque heure, nous l'attendons. Mais nous nous lassons aussi de l'attendre. Et c'est

quand nous sommes le plus las qu'il survient. Ou nous l'appelons a chaque seconde nous l'appelons ; mais malgre nous, nous ne l 'appelons pas toujours ; nous oublions de l'appeler, nous sommes distraits, l'espace d'un quart de seconde - , et soudain il apparaît, il choisit ce quart de seconde pour apparaître (187).

Cette notion de prier le roi absent suggère un Dieu omniprésent qui incarne l'amour pour son peuple et le jugement. Le critique, Malanda a cité Pierre Grandet qui a proposé que « La figure du roi, qui est tout à la fois religieuse et politique dans Le Regard du roi ne cessera de faire penser à l'antique religion d'Aton» (91). Il faut toutefois rappeler que c'était de même dans toutes les monarchies traditionnelles, les rois disposaient des rôles spirituels et politiques. Or, Laye a voulu dénigrer les leaders africains et leur politique égo¿ste, il signale

Nos hommes politiques d'aujourd'hui à l'exception de quelques-uns, sont-ils de grands hommes ? C'est douteux : ils font de la politique une entreprise sanglante. Ils affament nos peuples, exilent nos cadres, sèment la mort ! Ils ne font pas la politique pour le progrès des peuples africains, mais pour la régression de ces peuples. Il ne servent pas l'Afrique ; il se servent de l'Afrique ; ils ne sont pas précisement des bâtisseurs, des organisateurs, des administrateurs de cités, mais des geôliers qui se comportent avec les femmes, les hommes, les enfants de nos peuples, comme avec du bétail ; ils sont des apparitions périphériques de l'Afrique, ils sont ces mauvais intermédiaires qui laissent nos peuples sur leur soif de vie et de progrès ; ils permettent aux non-Africains de rire de l'immaturité de l'Afrique, sans resoudre vraiment les problèmes fondamentaux du Continent noir. Cela, seuls quelques dirigéants y réussissent, par leur sagesse, leur talent, par des dialogues fructueux qu'ils établissent avec les autres nations, par leur tolérance à l'intérieur de leur propre pays, ces quelques chefs africains balayent les préjugés défavorables sur l'Afrique et mettent en pleine lumière ce visage et ce langage secret, qui sont en train de disparaître dans l'oubli, et raffermissent ainsi la personnalité, la dignité de l'Africain dans le tumute du temps (Malanda 88/9).

Lilyan Kesteloot postule qu'il faudrait le recours à l'histoire afin d'éclairer certaines ferrures utilisées par un auteur et elle étaye que les faits littéraires se basent sur certaines déterminations sociologiques, parmi lesquelles est l'idéologie de libération secrétée par le surréalisme, le fait de la spiritualité de l'auteur, sa liberté de s'exprimer de son gré les concepts métaphysiques et la gamme de sources d'où provient son inspiration. De même elle opine qu'une œuvre est d'une histoire et d'une "psychologie spécifique" en conséquence l'analyse doit aussi s'articuler selon la classique schéma binaire "l'homme et l'œuvre". Ainsi la psychologie de l'auteur devient une armature méthodologique pour la critique de la littérature africaine. En effet le point de mire serait d'étaler les intentions de l'auteur par les données de l'ethnopsychologie fournies par les réalités historiques. Peut-on alors concilier l'expérience de Clarence aux aléas de l'histoire du Nègre? L'œuvre de Laye a été publiée avant l'indépendance de la Guinée en 1954 en plein cours de la politique de l'assimilation imposée par la France sur ses territoires africains et l'activité engagé

des écrivains de l'époque. Laye a été le cible des critiques qui lui ont dirigé des attaques violentes et polémiques. Alexandre Biyidi alias Mongo Beti l'avait accusé d'avoir donné une image fausse de l'Afrique dans ses deux œuvres : L'Enfant Noir et Le Regard du Roi, dans lesquelles il a fait la peinture d'une situation loin de la réalité coloniale. On pourrait se poser la question que : Laye aurait-il voulu voir l'homme blanc dans la même situation de mépris et de dilemme dans laquelle se trouvaient les Africains qui allaient en France étudier ou travailler ou qui de même sur leur continent étaient forcés à se soumettre aux lois de la Metropole?

On ferait une interprétation tendancieusement déformée de l'œuvre si on ne met pas en cause l'intention de l'auteur. Il faudrait en effet faire la recherche des phénomènes extérieurs dont l'œuvre serait reflet. Pour ce, je cite Mateso

La critique est, pour citer Jacques Dubois" accaparée par la recherche du référent exact de l'œuvre". Elle recherche les signes conventionnels qui permettent d'affirmer avec certitude que l'œuvre renvoie au monde extérieur. Elle postule une liaison linéaire et univoque entre l'univers littéraire et la réalité. Mais en même temps elle oublie, comme dit encore Dubois, "que la dialectique de rapports peut se faire fort complexe et se 'reflet' connaître distorsion, renversement ou sublimation (189).

Cette constatation vaut qu'on fasse la part de ce qui est la psychologie collective, l'histoire et la réalité sociale. Dans ce cas, il faudrait recourir à l'intention de Laye afin qu'on puisse décoder certaines énigmes. Le Regard du Roi est représentatif de conflit des cultures. On n'y retrouve guère d'entente cordiale entre les Blancs et les Noirs il est plutôt proposé comme un jugement critique de la politique d'assimilation. C'est une histoire analogue de la résurgence culturelle qui affirme l'identité africaine. Incarnée dans ce jugement anodin sont les idées du surréalisme et de la psychanalyse. Ce sont les deux idées autour desquelles l'auteur noue l'intrigue du roman. La logique de cette perspective illusoire ne peut s'expliquer par l'esthétique africaine et son rapport à celle de l'Europe; l'esthétique portant sur l'humanité africaine. Il faudrait déterminer si Laye a fait une pale imitation des classiques françaises. Son thème est distinctif et différent des thèmes communs de la pauvreté, l'analphabétisme, l'exploitation de l'homme par l'homme, le racisme social et politique. Mettre un homme blanc dans un univers ésotérique de la magie, de la sorcellerie, de l'envoûtement et de la psychagogie est pousser aux limites l'irrationalité et la fantaisie propres au surréalisme. Le critique, Wole Soyinka (1976) propose une autre dimension à l'interprétation de l'histoire de Clarence. Il s'agit de la fonctionnalité d'une vie dépourvue d'essence dans un contexte dichotome:

Casting an outsider, Clarence, in the central role, Camara Laye proceeds to draw out a quintessence of values from a far larger and certainly more varied world view of traditional Africa than was possible in his semi-autobiography novel... The central event is really a process of education: Clarence's western form of rationality cannot be applied to the system he encounters; his values are useless, his skills irrelevant. Yet the system works for the members of the community, it demonstrably harmonises, it offers fulfilment for the individual within the society and binds man and his environment into a complementary existence (123).

Vu comme sa semi-autobiographie l'œuvre serait en effet un rapport de ses expériences personnelles lors de son séjour en France. Une approche qui soutient l'idée de la psychanalyse, la résurgence du passé de discrimination refoulé dans le subconscient. C'est un drame à l'outrance d'imaginer un blanc dans une situation pareille à un moment où celui-ci serait son maître. Cette explication établit un rapport entre la conscience de l'auteur et son œuvre, mais les détails écœurants de sa sexualité soulignent une orientation dominante de son subconscient. En plus, Clarence n'accepte pas toutes autres formes d'imposition: il objecte aux taquineries et au tâtement du maître de cérémonies qui le considère comme un coq; il reproche au naba son injustice à l'égard des fessées appliquées au maître de cérémonies bien que celui-ci soit l'épine dans sa chair; il condamne l'enthousiasme de ceux qui apprécient le spectacle. En revanche, Clarence ne se vaut pas un homme injuste, mais son incontinence sexuelle dépassent les bornes d'où sa culpabilité. Séquestré par le système africain qui ne lui offre pas d'emploi, il gaspille sa vie sans aucune imagination de pouvoir améliorer ses moyens, le paradoxe se fait remarquer par le caractère de l'Européen, qui en principe devait être assidu au travail, mais qui malheureusement est devenu proie aux friponneries de son hôte, naba, qui profite de son sexe. Son travail selon l'insinuation du maître de cérémonies serait de féconder ses femmes pour qu'elles puissent enfanter des mulâtres.

La Renaissance

De plus sa vie est changée par une suite de circonstances. Les femmes qui viennent la nuit ne se dissimulent plus. Il les connaît et Clarence n'a plus de force de refuser l'encombrement de la sexualité abondante et délabrée. Il compte toujours à la délivrance que le roi pourrait lui accorder. Il commence à soupçonner que les mulâtres dans le harême du naba serions ses enfants. Les insinuations du maître des cérémonies sont révélatrices de son incontinence. Sa visite à l'atelier de Diallo donne une raison immédiate à sa prise de conscience. Il se rend compte de sa vie de débauche, une vie rendue insignifiante par la jouissance de sa chair, la futilité et la stérilité morale. Suite à ses entretiens avec Diallo il se voit comme inutile. Celui-ci prépare à tout moment de recevoir le roi par la fabrication des outils - des haches et dans une forme prédicative Diallo élucide l'idée du jugement final quand le roi décrit comme le Seigneur de tout être humain reviendra et gratifiera chacun selon ses œuvres. Cette allusion religieuse à tout égard ressemble à la doctrine chrétienne dans laquelle chaque personne se présentera au jugement. La stupéfaction de Clarence est encore accentuée par le fait qu'il ne peut plus rien faire afin de regagner le temps perdu. Le temps file et le roi arrive bientôt. Ses heures de loisirs, de jacassement et de chômage lui font perdre de vue et de l'initiative.

Dans la troisième partie du roman Clarence est toujours obsédé par l'arrivée du roi.

> *Le roi... Il était bien, temps, après cela, de penser au roi! ... Pourtant c'était au roi malgré tout que Clarence pensait; c'était malgré tout sur le roi qu'il comptait, pour être délivré. Oui, le roi viendrait et le délivrerait ... C'était insensé, et c'était vrai néanmoins; ce frêle et fol espoir demeurait au plus profond de Clarence: le roi viendrait s'asseoir sous la galerie, et le délivrerait! Et c'est pourquoi, chaque jour, Clarence regardait la galerie; c'est pourquoi, à mesure que les jours passaient, il tournait de plus en plus souvent le regard vers la galerie. Le roi s'assoirait... Mais le roi s'assoirait-il réellement là où le naba s'assoit?...Et s'il s'asseyait plus haut, s'il s'asseyait là où, du pas de la case, on n'aurait pu le voir, là où les piliers...(210).*

Il se trouve dans une entrave et ne sachant plus que faire, il va chez Dioki, la sorcière se renseigner sur l'arrivée du roi. La sorcière l'assure que le roi viendra mais elle ignore aussi l'heure précise. Clarence n'est pas satisfait de sa visite futile et alors qu'il pense de la fourberie de la sorcière, il a une vision du roi.

> *Au bout d'un moment, Clarence vit une ombre s'avancer sur la voûte, comme si, sur ce ciel rocheux, des nuages étaient passés. L'ombre s'allongea petit à petit et finit par occuper un espace considérable. Puis une seconde ombre, plus petite et en forme de tour, surgit de la première. Ainsi placées, les deux ombres évoquaient curieusement le palais royal d'Adramé; l'une figurait la longue muraille; l'autre, le donjon derrière la muraille. Quant au rectangle plus clair qui s'étalait au-dessous des deux ombres, il évoquait non moins curieusement l'esplanade d'Adramé [...].*
>
> *Le roi descendit lentement les degrés de l'escalier extérieur. [...] Clarence voyait le roi distinctement. Il le voyait, en dépit de l'ombre portée par le grand parasol, comme s'il se fut trouvé à un pas de la personne royale. Et parce qu'il voyait le roi d'une manière si distincte, parce qu'il était si près de la personne royale, parce qu'il lui semblait qu'il ne serait jamais plus près de cette personne, il chercha le regard du roi (221-223).*

Dans la compagnie des deux garçons Nagoa et Noaga, il retourne à la forge de Diallo, il réfléchit sur sa vie au sud et il regrette son acquiescement à une vie désoeuvrée et sa complicité à la débauche qu'engendre l'odeur du sud. La nouvelle court de l'arrivée du roi, mais au moment où Clarence prépare pour l'arrivée du roi et il se vêtit en son boubou de dimanche à fleurs blanches, il reçoit un message du naba, qui l'interdit de sortir de sa case. Ainsi privé de sa liberté, Clarence est déchu puisque son rêve ne se réalisera pas - il lui faut le regard du roi; d'être vu par le roi. Il pourrait voir l'esplanade et le déroulement des évènements de sa case, mais Clarence désire que le roi le voie. Pour la première fois Clarence va faire face à sa débauche quand le maître des cérémonies lui lance:

- Tu n'as rien fait de répréhensible, mais tu as engrossé tout le sérail!
- Le savais-je? Dit Clarence. Le roi m'est témoin que j'ai longtemps ignoré le fait.
- Mais tu ne l'as pas toujours ignoré. Tu n'as pas pu ignorer longtemps que les petits sang mêle du sérail ne tombaient pas du ciel (237).

Naïf et démontrant une mesure d'errance mentale il pense que le roi absent de la cité pourrait être témoin à sa bonne intention. Ce propos accorde de poids à l'idée allégorique qu'il s'agit de l'Omniscient Roi-Dieu. Laye a mis à nu la personnalité abimée de Clarence, sa débauche et sa chute morale. L'ironie se porte sur son insousiance à cet égard et sa difficulté de pouvoir déchiffrer les opinions qui courent dans la cité où il vit. Il est devenu un sujet de ricanement des enfants aussi bien que des adultes. Il attribue le déchaînement de ses passions à l'odeur des fleurs et à une odeur particulière au sud. Laye adopte des expressions et une abondance

d'épithètes pour décrire l'intensité de l'odeur si bien que le lecteur ne saurait plus si Clarence devrait être fauté pour sa déchéance morale et la faiblesse d'esprit de ne pourvoir pas rejeter l'imposition diabolique.

> *L'odeur de la forêt, sans doute; certainement cette odeur frôleuse qui est l'odeur même du Sud, aguicheuse et cruelle, lascive, inavouable. Mais Clarence la respirait avec dégoût, il y pensait avec dégoût. De la croupe et des seins, c'était ce qu'on voyait; c'était cela peut-être aussi qu'on respirait. Et là, Akissi était comme les autres; Clarence n'aurait pas pu la différencier des autres. Il ne voyait pas mieux son visage que celui des autres; il ne la différenciait avec certitude que dans les moments où elle ne la montrait aux hublots de la case: Akissi posait son visage dans l'encadrement du hublot, et Clarence la différenciait. Mais sitôt qu'il la voyait toute, il ne voyait plus son visage: il voyait de la croupe et des seins; la même croupe haute et les mêmes piriformes que les autres femmes d'Aziana… Et il trouvait la journée longue, il attendait la nuit; mais pas dans le sens où Samba Baloum l'entendait. Grands dieux, non, pas dans ce sens-là!… Il attendait pas la nuit: il la craignait. Le chien qui était en lui l'attendait peut-être; mais lui, il la craignait, il l'abominait, il…(144/5).*

En effet l'odeur de la forêt prend l'ampleur dans sa chambre et chaque nuit il doit la respirer, malheureusement Akissi fait à sa tête sans considérer le désir de Clarence. Il est englué par l'odeur si bien qu'il a peur de s'évanouir.

> *Il avait atteint la porte en titubant. Et c'est en titubant toujours qu'il se dirigea vers le hublot. L'air de l'aube le faisait frissonner. Il pensa vaguement que l'air frais détachait de sa peau des parcelles d'odeur; mais c'étaient des parcelles infirmes comme des pellicules; il était si englué par l'odeur - l'avait-il jamais été à ce point? - que l'air de l'aube ne parvenait pas à le laver […] C'étaient ces fleurs, ces fleurs toujours, ces fleurs à la tête du lit! N'avait-il pas expressément défendu qu'on posât encore des fleurs dans la case? Eh bien, Akissi n'en faisait qu'à sa tête. Mais quel plaisir trouvait-elle à respirer ce poison? Ah ces fleurs! Et cette manie de les poser juste à la tête du lit! Un jour … Un jour, ils ne se réveilleraient ni l'un ni l'autre. On les trouverait asphyxiés dans leur lit (175/6).*

Clarence est tellement submergé par cette faiblesse qu'il ne peut pas s'en débarrasser. Par la suite les femmes ne dévoilent plus leur identité. Son ego est battu par le fait qu'il ne peut plus s'en arracher. "Les femmes qui venaient à la nuit ne se dissimulaient même plus… Et ainsi tout était plus franc, semblait-il. Mais c'était la franchise de l'abjection, seulement; c'était pur cynisme [209/210].

A un moment Clarence pense qu'il serait délivré par la mort, mais il se nourrit d'idée de possibilités que le roi lui donnerait du travail et qu'il mènerait une vie plus respectable.

> *Pourtant c'était au roi malgré tout que Clarence comptait, pour être délivré. Oui, le roi viendrait et le délivrerait… C'était insensé, et c'était vrai néanmoins; ce frêle et fol espoir demeurait au plus profond de Clarence: le roi viendrait s'asseoir sous la galerie, et le délivrerait;*

> *c'est pourquoi, à mesure que les jours passaient, il tournait de plus en plus souvent le regard vers la galerie ([210).*

Cet aperçu de Laye représente une position iconoclaste sur la relation maître-colonisé dont il serait le cas dans ce texte. L'irréel et l'invraisemblable colorent le roman si bien qu'on imagine que Laye a voulu rendre le Blanc fou d'être venu en Afrique et futile la mission d'assimilation et civilisatrice. Pour des raisons pathologiques ou faute aux choix irraisonnés un individu pourrait se trouver dans une situation pareille surtout qu'à l'encontre des autres Blancs, Clarence recherche des valeurs qui sont étrangères à son univers d'origine. De même, jugeant par ses propos sur la situation politique en Afrique, le roman devrait être en effet sa contribution à la lutte immense pour l'indépendance des pays africains. Il se pose dans ce contexte la mise en question de la psychologie du maître, incriminé et incapacité par sa présence inutile sur le sol africain et qui au lieu de retourner à son pays s'attarde à valoriser sa présence. Évidemment Laye n'a pas réussi de représenter Clarence comme « Everyman » surtout que ces compatriotes connaissent du succès énorme. C'est l'histoire de la chute personnelle d'un homme faillible qui a mal choisi, qui attend la chance et qui ne se dispose pas de compétences réquises par un système qui tire de bénéfices de son ignorance.

Il faudrait ce terrassement total avant qu'il ne soit délivré de la prison spirituelle dans laquelle il se trouve. Diallo joue un rôle important à ce point à amener Clarence à sa prise de conscience. Suite à sa visite à l'atelier de Diallo, Clarence se rend compte de sa vie fainéante et sans raison d'être. Il commence à se poser la question de ce qu'il va présenter au roi. Il ne connaîtrait pas l'authenticité de la culture du peuple, les valeurs transcendantales de leurs existences métaphysiques, mais il sera le victime de leurs complexes des subordonnés qui cherchent à se revaloriser par mettre le maître dans l'obscurité. En effet sa prise de conscience de sa vanité et de sa paresse relève du fait qu'à l'encontre de Diallo il n'est pas digne de s'approcher du roi. Diallo le convainc qu'il ne dispose qu'une hache pour ses mérites. Le lecteur éprouve de répugnance pour le propos de Clarence: "- Mais cette hache, tu la possèdes, dit Clarence. Cette simple hache est à toi…Moi, je n'ai rien. Ou plutôt…Ah! si je n'avais rien, s'il était possible que je n'eusse rien!… Mais j'ai cette odeur, cette indétachable odeur (244/5). Son bon vouloir serait-il suffisant pour le délivrer de l'odeur et de son déraisonnement? L'irrationnel reprend plus d'importance au moment de l'arrivée du roi et son refus de se vêtir et il doit apparaître sans les attroupements de la civilisation blanche et les marques de sa supériorité. Sa nudité symbolise sa nativité, la renaissance et le renouvellement sans les empêchements du passé, le rejet de ses péchés et les indications d'un avenir qui se baigne dans la gloire du roi.

Le contact avec Dioki lui accorde la capacité de pouvoir prophétiser. Il s'ennuie du retard du roi, mais juste après sa visite à la vieille sorcière, il dit : «Je ne sais pas, dit Clarence, mais j'ai le sentiment que le roi ne tardera pas (225). Les années 'en laisse' n'ont pas atteint son amour propre ni atténué sa notion de supériorité du maître blanc. Il pense que le roi est sûr de le voir. Il est un Blanc et l'audience avec le roi est son droit, et le contraire est à imaginer. Il ne se sent pas dérouté. Il se défend fortement du fait qu'il n'a rien de répréhensible qui pourrait l'empêcher de voir le roi. La stupidité de son désir acharné de voir le roi semble voiler la prise de conscience de sa mauvaise conduite. Le maître des cérémonies lui dresse le bilan de son inactivité:

Ton attente, c'était des bavardages sans fin avec Pierre ou Paul ; c'était des beuveries à n'en plus finir et le chapardage du vin du naba ; c'était les escapades avec les deux polissons et les paresseuses stations à la forge ; c'était le tissage, de loin en loin, d'une malheureuse serviette-éponge et la jarre-douche à la vue des passants ; c'etait ...Mais que n'était-ce pas, cette prétendue attente ?... C'était le moulin ; c'était ta case, qui est comme un moulin ouvert à tout venant ; et c'était l'inavouable farine de ce moulin ; c'était, la nuit, la sale promenade de deux limaces (237/238) !

Il se rend compte pour la première fois qu'il a été vendu par le mendiant. Le maître des cérémonies lui dit : «Un coq ! Voilà tout ce que tu es, dit-il. C'est comme coq que le mendiant t'a vendu au naba, et c'est en coq que tu t'es comporté [...] qu'est-ce que le roi ferait d'un coq ?...Imagines-tu le naba te présentant au roi :<< Voici mon coq ?...>> Ah ! tu as de la chance qu'on ne puisse proférer de telles paroles devant le roi ! (238/9). La résonance des apostrophes du maître des cérémonies se font entendre dans la tête de Clarence au moment que celui-là s'éloigne et ses récriminations sont comparées au bruit des vagues de l'océan (239) Clarence tremble non pas du froid mais du cœur glacé, de la conscience de son impureté et de sa déchéance morale. Réagissant à la perfidité du maître des cérémonies Clarence décide de ne plus porter ses habits et de ne plus rencontrer le roi. Son imagination prend des ailes et ses pensées remontent à son arrivée en Afrique. Le roulement des tambours annonçant l'arrivée du roi se transforme au bruit de la mer.

Mais ce n'était pas les tambours qu'il entendait. Il entendait le bruit de la mer ; et il revoyait la barre, le redoutable rouleau d'eau qui défend la terre d'Afrique ; et perçant par intervalles ce bruit d'eau déferlante (241).

Clarence sombre dans l'inconscient, et dans une personnification étendue de l'eau, Laye présente son personnage qui s'incarne dans le rouleau de la mer ; celui-ci se voit le créateur-démiurge qui est tantôt dans l'eau et tantôt sur la terre. Clarence démontre une force surhumaine de ramener la barque contenant des gens, de sa force et seule de la mer. Par son expérience millénaire contrastée aux Blancs inéxpérimentés qui arrivent, Clarence devient le rouleau d'eau qui éleve, tient la barque sur sa crête et la ramène jusqu'à la terre rouge. L'image du coq évoquée par le mot « crête » fait encore son apparence dans les dernières parties du texte. A t-il voulu réclamer sa supériorité à l'égard de ses compatriotes qui arrivent ou le coq qui symbolise la vigilance des Gaulois a t-il pris ses racines en Afrique ? Bien sur, suite aux décénnies de la colonisation les descendants des Gaulois se sont enracinés en Afrique.

Mais les gens, dans la barque, ne se satisfaisaient nullement de cette vue lointaine. Ils n'avaient ni la sagesse, ni l'expérience millénaire du gros rouleau d'eau ; ils voulaient toucher cette terre, fouler ce sol rouge. Le rouleau d'eau avait beau les en dissuader et chaque fois les ramener vers le large, ils refusaient ses conseils ; ils se penchaient plus fortement et toujours plus fortement sur les rames ; et, enfin, ils triomphaient de la barre, ils touchaient terre (242) !

Par ce panaroma, Laye présente de manière sensible la venue des Blancs en Afrique qui s'annonce mal, une descente qui n'aurait pas été faite. Le sol rouge symbolise déjà l'infécondité, mais pourqoui serait-il de sol rouge si c'était la côte ou la plage, or, les sables de la plage portent normalement la couleur blanche. La terre d'Afrique selon le jugement de l'auteur n'a pas favorisé le Blanc.

Pendant quelques heures, ou pendant quelques jours et parfois pendant quelques semaines, les gens de la barque ne savaient comment exprimer leur bonheur. Ils croyaient véritablement avoir remporté une grande victoire. Mais quelle défaite c'était ! Et comme il aurait mieux valu que la barque se retournat, comme il aurait mieux valu que l'océan à jamais engloutit les passagers ! Mais, cette dernière chance, cette chance suprême, que les gens de la barque tenaient pour un grand malheur, était rarement accordée (242).

Ce qui nous frappe est l'invraisemblable qui colore cette partie du roman et la satire par laquelle l'auteur inverse les rôles. Faut-il en effet conclure que Clarence se berce d'illusion pour se considérer aussi fort dans son rêvassement et pour se juger disposer de la capacité de juger les autres (ceux dans la barque) de leur stupidité et de la folie pour avoir insisté de vivre dans une situation aussi précaire et sans motif valable. Il leur suggère qu'il aurait été mieux d'abandonner le projet et de retourner à la leur origine. Or selon les faits du voyage de Michel Leiris, il attendait être guérir de son obsession et névrose par la tournée qu'il avait entreprise. Laye met en cause toute l'idée de la mission civilisatrice des colons. Si la terre n'est pas aussi féconde, Clarence en revanche devient l'acteur principal du mime de fécondité, mais il se voit coupable et impur. Cette partie marque une étape considérable dans la mutation du psyché de Clarence. Dans un rythme spasmodique, Laye établit le fait qu'il faut ces cogitations et la prise de conscience qui s'ensuit afin de qualifier Clarence pour approcher le roi. L'absurdité relève du désir insatisfait de ne plus savoir ce qu'il faudrait attendre. Il se dit «On finit par ne plus attendre le roi » (244).

Sa bonne volonté de pouvoir être auprès du roi ne sert à rien, ne comble pas l'abîme qu'il ressent au fond de son esprit. Terrassé par les réprimandes de Diallo, il ne va plus se présenter au roi. L'odeur qu'il aperçoit est une expérience psychologique, personne d'autre n'en aperçoit, seul le maître des cérémonies qui le hait et le dénonce. Diallo fait des postulations existentielles, se basant sur les énoncés de Clarence qu'il est déjà trop tard pour qu'il ait de vie, même pour retourner à son pays. Diallo opine que dès qu'on est né il est déjà trop tard. L'antithèse du retard de l'essence humaine et de la probité du roi, présenté à ce égard comme divin, sonne la corde de la fuite du temps, l'absurdité et la futilité de l'existence humaine. Clarence se sent dépossédé de tout, même sa virilité, et ce qui lui reste c'est l'odeur infame. Se rêveillant de sa perte de conscience momentanée Clarence se demande s'il va mourir. Finalement il voit le roi assis sous la galerie. Son regard fixe et concentré au lointain et les regards de ceux qui l'entourent et qui semblent l'inviter à se joindre à eux :

Oui, c'était là certainement le langage que deux garçons tenaient ; mais leur effonterie seule pouvait les autoriser à tenir ce langage ; car, plus Clarence regardait le roi, plus mesurait l'audace, l'étendue d'audace, qu'il eut fallu s'arroger pour s'avancer vers lui

(250).

Clarence est empêché par son indignité de s'approcher au roi. C'est à ce point de dénouement que les implications de la forme allégorique de l'œuvre prend une ampleur assez évidente. Selon la pensée de Clarence le groupe des pages danseurs parmi lesquels se tiennent Nagoa et Noaga «était seul sauvé » (250). La question qui revient à l'esprit est du quel salut s'agit-il ? L'évocation serait que Aziana et le naba représentent l'enfer, Sodome et Gomorrhe ou la cité de vanité de John Bunyan alors que le roi arrive jouant le sauveur. Il découvre que sa bonne volonté ne suffit pas pour assurer le salut, il faudrait par la suite la bonne grace du roi, ceci fait l'écho de la doctrine chrétienne, de l'humanité qui est indigne du salut par ses propres bonnes œuvres mais par la grâce de Dieu, qui est représentée par la venue expiatoire et judiciaire du messie, Jésus Christ. Attiré par le regard doux et lumineux du roi, Clarence oublie son péché, l'odeur méprisante et répugnante et son indignité, il s'approche au roi, poussé par l'espoir et sans soucier de sa nudité. Ce scénario fait appel à la cantique 'Tel que je suis sans rien en moi ». Clarence devait se vider de toutes ses prétensions et ses appas de supériorité pour etre enveloppé dans l'amour et la présence éternelle du roi.

Conclusion

La forme inconventionnelle adoptée par Laye souligne l'interprétation que l'œuvre Le Regard du Roi est une allégorie et qu'il faudrait rechercher une approche analytique par l'usage d'un arsenal méthodologique qui tiendrait compte des mythes, du syncrétisme religieux - le culte traditionnel et le christianisme ou la religion d'Aton de l'Egypte, les réalités de la situation coloniale, l'humanité africaine, la réaction de l'auteur à la situation politique et sociale et sa réaction anticolonialiste. Camara Laye n'a pas abordé les détails ethnologiques en profondeur et on remarque du silence au sujet des éléments de l'histoire, les pratiques de la religion, ce qui souligne le fait qu'il aurait voulu recréer « nulle part », un univers romanesque qui aurait été n'importe quelle partie de l'Afrique. Les voyages et les données ethnopsychologiques fournis dans les rapports de Michel Leiris dans son œuvre L'Afrique Fantôme élucident davantage les évènements non-spécifiés, mais qui surgissent dans le roman comme les réalités qui s'épandent dans les cités anonymes. On reconnaît l'intention de Laye à vouloir imposer la valeur universelle à son œuvre, qui n'a pas de spécificité géographique.

Références

Achiriga, Jingiri. La révolte romanciers noirs. Sherbrooke: Naaman, 1973.

Gates, Henry Louis Jr. ed. Black Literature and literary Theory. New York and London: Routledge, 1984.

Goldman, Lucien. Pour une Sociologie du Roman. Paris: Gallimard, 1969.

Grandet, Pierre. Hymnes de la religion d'Aton. Paris : Editions du Seuil, 1995.

Kunze, Cornélie. "L'Européen déraciné et l'Afrique guérisseuse: une réflecture du roman Le Regard du roi de Camara Laye," in Littérature et Maladie en Afrique: image et fonction de la maladie dans la production littéraire. Nice: L'Harmattan, 2001.

Jahn, Janheinz (1963). Postface. In: Camara Laye, Der Blick de Königs. Zürich/Tübingen, 335-340.

Jahn, Janheinz. "Camara Laye: Another Interpretation" in Introduction to African Literature. Ed. Ulli Beier, Harlow: Longman UK 1979.

Larson, Charles R. The Emergence of African Fiction. London: The Macmillan Press Ltd., 1978.

Laye, Camara. Le Regard du roi. Paris: Librairie Plon, 1954.

---. Maitre de la Parole. Paris: Librairie Plon, 1978.

---. The Radiance of the King. Glasgow: William Collins § Co Ltd., 1981.

Kesteloot, Lilyan. Anthologie négro-africaine, panorama critique des prosateurs, poêtes et dramaturges noirs du XXe siècle. Verviers, Marabout, 1982.

Malanda, Ange Séverin. L'Esthétique littéraire de Camara Laye. Paris: L'Harmattan, 2000.

Mateso, Locha. La Littérature Africaine et sa critique. Paris: Editions Karthala, 1986.

Mouralis, Bernard. "Le cri de Sarzan et le sommeil de Clarence". In Littérature et Maladie dans la production littéraire. Nice: L'Harmattan, 1994.

Palmer, Eustace (1972). An Introduction to the African Novel. London: Heinemann.

Rallo, Elisabeth Ravoux. Méthode Critique Littéraire. Paris: Armand Colin Editeur, 1993.

Ramsaran, J.A. Camara Laye's symbolism: An Interpretation of " The Radiance of the King" in Introduction to African Literature. Ed. Ulli Beier, Harlow: Longman UK 1979.

Schmidt, Albert-Marie (1955). "Réalités chimériques", Réforme, 29 janvier (7).

Soyinka, Wole (1976). Literature and the Afrivan World. Cambridge/London/New York: Cambridge University Press.